

« Jeux de forces »

Adrien Gruslin

Numéro 26 (1), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28307ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gruslin, A. (1983). Compte rendu de [« Jeux de forces »]. *Jeu*, (26), 113–114.

« jeux de forces »

un exercice périmé et/ou nécessaire

Pièce de Michel Garneau; mise en scène de Jacques Rossi; décors de François Séguin; costumes d'Anne-Marie Tremblay; éclairages de Louise Lemieux; musique de Jean Sauvageau. Avec Denis Bouchard et Christian Saint-Denis. Au Théâtre d'Aujourd'hui, du 11 novembre au 11 décembre 1982.

« Nous-mêmes poursuivant notre sauvage besoin de libération. » (*Modus vivendi* de Paul-Émile Borduas, *Refus global*, 1948; repris par Michel Garneau, *Jeux de forces*, 1982.)

L'auteur renoue avec *Refus global* et avec le vent social et artistique innovateur d'il y a vingt-cinq ans. Le peintre d'alors était un précurseur. Mais le poète d'aujourd'hui, reprenant les propos du manifeste, ne devient-il pas dangereusement rétro et folklorique? Son « as-teure » multilingue prononcé en finale par l'Aspirant, dit « les petits enfants de l'attente et du temps qui passe » en réponse au « business » du Champion, dit « les petits enfants de la légalité et de l'objectivité », est bien vague. Il tente de relancer l'espoir contenu dans le vers de Roland Giguère, à l'aube des années cinquante: « Et nous pourrons nous lever pour aller ailleurs » (*la Main du bourreau...*). La tentative paraît aussi vaine et timide que nécessaire. En ces temps malaisés où le projet collectif s'est complètement écroulé, elle semble tenir du rap-

pel nostalgique d'un rêveur qui s'accroche.

J'ai du mal à mesurer l'impact de ces *Jeux de forces* figés par Garneau et exécutés avec le plus grand soin par le duo Denis Bouchard-Christian Saint-Denis. Le spectacle n'a pas très bien marché au Théâtre d'Aujourd'hui, ayant même été retiré avant terme. Ce combat en cinq rounds, à la fois joute philosophico-politico-nationaliste et dialogue de sourds, méritait pourtant mieux.

Le sujet avait été délaissé depuis 1976. Sauf dans certains textes de Jean-Claude Germain, de *l'École des rêves* au *Sot d'Ostie* en passant par *A Canadian play...* tous dans le sillage d'*Un pays dont la devise est je m'oublie*, et dans une reprise préréférendaire de *la Complainte des hivers rouges* de Le-page, il n'était presque pas apparu. Pas étonnant dès lors que la métaphore de Michel Garneau trouve difficilement son écho.

Germain et Garneau sont des écrivains scéniques extrêmement différents. L'auteur de la *Diva* privilégie habituellement une série de racontements où le verbe brillant se perd régulièrement dans quelque détour de la fable (ses comédiens ambulants et ses politiciens

parodiques sont, comme lui, intarissables). Par comparaison, le créateur de *Quatre à quatre* signe une joute plus resserrée, ses pièces sont beaucoup plus courtes. *Jeux de forces* ne se rattache pas aux mêmes éléments et traditions. Germain mettait en scène certains de nos héros pour affirmer notre histoire, notre légende, bref notre pays; Garneau puise dans des textes théoriques et des manifestes. Encadrés par une théâtrale arène de boxe, ses deux pugilistes, vainqueur et vaincu historiques, s'affrontent dans un duel qui n'aura pas de gagnant même si le dramaturge se range d'évidence du côté de l'Aspirant.

Michel Garneau tente de se réapproprier la thématique nationaliste et sa ferveur. Son analyse se nourrit d'écrits des Patriotes (1837), de l'acte confédératif (1867), de *Cité libre* (années cinquante), de *Parti pris* (années soixante), du R.I.N., du F.L.Q., etc. Il reprend la thèse classique: le culturel et l'économique s'affrontent. Mais, en 1982, la problématique n'est-elle pas différente, et plus complexe?

Son numéro sur la langue, véritable plaidoyer que nul mieux que ce dramaturge poète ne pouvait défendre, est parfait et brillant. Mais il n'apporte guère de nouveau. L'opposition bien/mal parler (français international/français québécois) relève d'une problématique qui a atteint son apogée au tournant de 1970. Aujourd'hui elle a moins cours, sauf chez quelques réactionnaires ou chez quelques étudiants trop jeunes ou mal enracinés.

Son explication référendaire n'est pas très articulée. Les Québécois ont dit non, clame le Champion. Les Québécois ont dit oui, rétorque l'Aspirant. Si c'est l'expression d'un cul-de-sac qu'a voulu illustrer l'auteur, il y est assez bien arrivé... Mais s'il a voulu esquisser quelque analyse, alors les vues énoncées ne quittent guère les sentiers battus.

Certes, l'humour apparaît régulièrement brillant et le langage toujours habile, mais l'exposé n'en devient pas complexe pour autant.

Nous voilà revenus au même point que les deux comédiens ambulants d'*Un pays dont la devise est je m'oublie* qui, après avoir reconnu nos héros, les Maurice Richard, Louis Cyr et compagnie, se mettent en route vers l'aussi symbolique que parodique village l'Avenir, dans *l'École des rêves*. Michel Garneau renoue avec d'autres éléments d'hier pour en arriver à une même affirmation d'espoir. Mais le contexte a changé et ce que l'on trouvait audacieux en mars 1976 et en avril 1978 (à un niveau moindre déjà) n'a plus tout à fait cours à l'heure actuelle. Le désenchantement ayant délogé l'espérance.

adrien gruslin